



**2023**

**IL CAPITALE CULTURALE**  
*Studies on the Value of Cultural Heritage*

**eum**

*Rivista fondata da Massimo Montella*



## Il capitale culturale

*Studies on the Value of Cultural Heritage*

n. 27, 2023

ISSN 2039-2362 (online)

© 2010 eum edizioni università di macerata

Registrazione al Roc n. 735551 del 14/12/2010

*Direttore / Editor in chief* Pietro Petrarola

*Co-direttori / Co-editors* Tommy D. Andersson, Elio Borgonovi, Rosanna Cioffi, Stefano Della Torre, Michela di Macco, Daniele Manacorda, Serge Noiret, Tonino Pencarelli, Angelo R. Pupino, Girolamo Scullo

*Coordinatore editoriale / Editorial coordinator* Maria Teresa Gigliozzi

*Coordinatore tecnico / Managing coordinator* Pierluigi Feliciati

*Comitato editoriale / Editorial board* Giuseppe Capriotti, Mara Cerquetti, Francesca Coltrinari, Patrizia Dragoni, Pierluigi Feliciati, Costanza Geddes da Filicaia, Maria Teresa Gigliozzi, Chiara Mariotti, Enrico Nicosia, Emanuela Stortoni

*Comitato scientifico - Sezione di beni culturali / Scientific Committee - Division of Cultural Heritage* Giuseppe Capriotti, Mara Cerquetti, Francesca Coltrinari, Patrizia Dragoni, Pierluigi Feliciati, Maria Teresa Gigliozzi, Susanne Adina Meyer, Marta Maria Montella, Umberto Moscatelli, Caterina Paparello, Sabina Pavone, Francesco Pirani, Mauro Saracco, Emanuela Stortoni, Carmen Vitale

*Comitato scientifico / Scientific Committee* Michela Addis, Mario Alberto Banti, Carla Barbati, Caterina Barilaro, Sergio Barile, Nadia Barrella, Gian Luigi Corinto, Lucia Corrain, Girolamo Cusimano, Maurizio De Vita, Fabio Donato, Maria Cristina Giambruno, Gaetano Golinelli, Rubén Lois Gonzalez, Susan Hazan, Joel Heuillon, Federico Marazzi, Raffaella Morselli, Paola Paniccia, Giuliano Pinto, Carlo Pongetti, Bernardino Quattrocchi, Margaret Rasulo, Orietta Rossi Pinelli, Massimiliano Rossi, Simonetta Stopponi, Cecilia Tasca, Andrea Ugolini, Frank Vermeulen, Alessandro Zuccari

*Web* <http://riviste.unimc.it/index.php/cap-cult>, email: [icc@unimc.it](mailto:icc@unimc.it)

*Editore / Publisher* eum edizioni università di macerata, Corso della Repubblica 51 – 62100 Macerata, tel (39) 733 258 6081, fax (39) 733 258 6086, <http://eum.unimc.it>, [info.ceum@unimc.it](mailto:info.ceum@unimc.it)

*Layout editor* Oltrepagina srl

*Progetto grafico / Graphics* +crocevia / studio grafico



Rivista accreditata AIDEA  
Rivista riconosciuta CUNSTA  
Rivista riconosciuta SISMED  
Rivista indicizzata WOS  
Rivista indicizzata SCOPUS  
Rivista indicizzata DOAJ  
Inclusa in ERIH-PLUS

# Mona Lisa\*

Germain Bazin

Quelques jours avant l'arrivée des Alliés, un officier, qui servait d'agent de liaison entre le dépôt de Sourches et la *Kommandantur* du Mans pour tous les problèmes d'intendance, vint me voir pour me faire ses adieux et me dit : « Faites-moi une faveur. Est-ce que je pourrais la voir ? ». « Qui ça ? », demandai-je. « Mais Mona Lisa ».

C'est le nom par lequel les Anglo-Saxons et les Allemands désignent la Joconde. « Mais vous savez mieux que quiconque qu'elle n'est pas ici ». « On sait que sa résidence est secrète et qu'elle en change souvent. Alors, j'ai tenté ma chance, afin de n'avoir pas fait la guerre pour rien ».

On a dit qu'en d'autres lieux, des militaires allemands en déroute étaient venus rôder autour des dépôts de musées pour la même démarche.

N'a-t-il pas fallu qu'on dotât le Louvre d'une pyramide, qu'elle fût d'un Chinois, qu'au surplus ce Chinois, d'ailleurs membre de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France, fût sujet américain, pour que les Français s'aperçussent qu'ils avaient dans le Louvre un instrument de prestige unique qui se concentre en un symbole : Mona Lisa.

\* Testo tratto da G. Bazin (1992), *Souvenirs de l'exode du Louvre 1940-1945*, Paris: Somogy, pp. 125-131.

Quel mystère, toujours inviolé, recèle le tableau le plus adulé et le plus injurié du monde ? Peut-être l'acte génial de François I<sup>er</sup>, quand il invita l'artiste à sa cour, allait-il ouvrir toutes grandes les portes à la légende.

Léonard de Vinci était isolé, solitaire, indépendant, comme il le fut toujours. Raphaël tenait Rome, Michel-Ange régnait à Florence, l'aurore du Titien se levait sur Venise, Milan était instable. À Léonard, le peintre qui ne finissait jamais, que restait-il donc : le roi de France. Il accueillit celui en qui l'on voyait alors le cerveau le plus génial de son temps, avec les honneurs dus à un prince.

Léonard est le premier artiste qui ait été honoré d'une façon aussi fastueuse. Ses infirmités ne lui permettaient plus guère de jouer un autre rôle que celui de conseiller, semble-t-il. Au logis de Cloux, aux portes de son château d'Amboise, le vieillard était entouré de toute une petite cour dont Melzi, ami et fidèle élève, était l'ordonnateur. Le roi aimait venir deviser avec lui.

À la mort de Léonard, François I<sup>er</sup> acheta les tableaux à l'atelier et La Joconde devint un véritable fétiche. Lorsqu'un roi moins lettré de sa descendance, Louis XIII, voulut en faire don au duc de Buckingham, il se passa ce qu'on n'avait jamais vu la cour représenta au prince qu'il allait perdre une chose unique, le fleuron de sa couronne, et le souverain dut céder.

Autour de *La Joconde* s'est rassemblé tout un monde. Le Louvre, dont la richesse risque de s'éparpiller, est le lieu où l'on peut étudier avec le moins de lacune toutes les civilisations de l'univers. L'effort des Allemands pour atteindre le même résultat à l'Inselmuseum de Berlin est très loin de mettre celui-ci en rivalité avec le musée français. Le seul qui pourrait lui être comparable est le Vatican, malgré tout limité à deux périodes de notre civilisation : l'Antiquité et la Renaissance.

Ce prestige explique la révérence que les membres des services allemands eurent toujours vis-à-vis d'un conservateur des Musées de France, quand ils se présentaient à lui. On eut dit que nous avions la Joconde parmi nous ! Et cela nous servit. Les Allemands certes avaient pour eux la force, mais ils en avaient comme une sorte de vergogne, cherchant à la dissimuler sous le masque de la courtoisie.

Après tout, s'ils avaient gagné la guerre, qu'auraient-ils eu de mieux à faire avec ce Louvre que de le restituer dans sa gloire ? Mais ce n'était pas l'intention d'Hitler ; pour lui, plus encore que pour Napoléon, il fallait que tout bien rare et précieux soit incorporé à la nation victorieuse.

Cette possession des œuvres d'art comme but de guerre est un phénomène assez rare dans l'histoire. De tout temps on a fait la guerre pour se procurer des biens concrets, des territoires, parfois des dieux, voire à l'époque chrétienne, les corps de saints, sources de profit spirituel et matériel. Il faut remonter à la conquête de la Grèce par Rome pour assister à ce pillage artistique systématique. Ayant pris conscience de leur infériorité dans le domaine artistique et philosophique, les conquérants romains voulurent transporter à Rome ces statues, dont ils savaient bien qu'ils n'égaleraient jamais la perfection, mais dont

la qualité exigeait la présence au siège du gouvernement de l'Empire. Cette notion même d'empire, fondée sur l'unité dans la différence, légitimait cette concentration. Après la chute de l'Empire, ce qui la veille était encore sacré ni a pas plus d'importance que celle du matériau. Les dieux sont jetés dans les fours à chaux et les arts régressent au niveau des « arts mécaniques », opposés aux « arts libéraux » qui exigent l'élaboration de la pensée. Il faudra attendre le XV<sup>e</sup> siècle pour voir renaître la conception de la noblesse d'une œuvre d'art, avec la redécouverte de l'Antiquité. Ces antiques, hier tout juste bons à brûler, retrouvent leur valeur marchande, attachée à leur caractère artistique ; le commerce s'organise même à l'étranger, et naturellement apparaît rapidement à côté des ventes régulières le trafic des faux. Presque tous les bustes qui ornent les châteaux du Nord, où on est friand de suivre la mode, sont des copies. Bientôt la notion de préciosité sera appliquée à toutes les œuvres d'art et celles des grands maîtres du début du XVI<sup>e</sup> siècle seront appréciées autant que les antiques. La grande époque des amateurs commence et se poursuivra jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

Pendant la guerre de Trente Ans s'organise un véritable pillage des œuvres d'art, recherchées pour elles-mêmes. Les pays du Centre et du Nord étaient restés longtemps plus ou moins étrangers à la Renaissance. Cependant, celle-ci avait connu un magnifique essor à Prague grâce à l'empereur Rodolphe II, qui collectionnait absolument tout, aussi bien des chefs-d'œuvre de l'art que des curiosités, qu'on appelait « merveilles de la nature ».

Pendant un demi-siècle ces richesses vont servir d'appât pour ces peuples du Nord en guerre et à peine touchés par l'art nouveau. Aussitôt après la victoire de la Montagne Blanche (8 novembre 1620), le vainqueur Maximilien de Bavière, qui commandait les armées impériales, fait expédier de Prague à Vienne, qui redevenait siège de l'Empire, une bonne partie des collections. En 1631, Prague est occupée par les Saxons. Cinquante chariots et quelques bateaux convoient vers l'est les trophées « saisis ».

Lorsque la guerre de Trente Ans s'acheva en 1648, le général Königsmarck, d'origine allemande, qui commandait les troupes suédoises, craignant que la paix ne mette fin au pillage, et prévoyant le prochain traité de paix, se précipita à Prague et mit à sac les quartiers de Mala Strana, où se trouvent les fameux palais et jardins édifiés par le comte Albrecht von Waldstein, général tchèque qui commandait une armée pour l'Empire. Ce dernier avait fait décorer ce palais de deux magnifiques fontaines dues l'une à Benedikt Wurzelbauer, l'autre à Adriaen de Vries, ainsi que de nombreuses statues. Tout cela fut emballé en hâte, et bientôt l'Elbe et la Moldavie virent se diriger vers la Suède des chalands chargés d'objets d'art qui rejoignirent les chariots, eux-mêmes surchargés, à Mecklembourg. Ces fontaines et ces statues ont fait l'ornement du parc de Drottningholm, résidence des rois de Suède, dans l'île de Lovo, où les rejoindront en 1659 les fontaines des lions que le roi de Danemarck avait commandées à Hans Steenwinkel pour le château de Frederiksborg. Décidément

on aimait les fontaines à Stockholm ! Il est vrai qu'elles sont admirables par leur caractère maniériste où les gestes des groupes statuaire sont combinés pour produire les plus beaux jeux d'eau.

Je crois que nos notions historiques sont parfois troublées par les siècles ou les règnes que nous prenons comme classifications. Il est absurde, par exemple, de parler du « XVII<sup>e</sup> siècle » comme d'une entité homogène. En 1650 débute un autre mode de vie et de pensée, qui se poursuivra jusqu'à la Révolution et qui représente, semble-t-il, le plus grand raffinement dans l'art de vivre, introduisant la tempérance jusque dans la guerre. Imaginez-vous Louis XIV au traité d'Aix-la-Chapelle, ou Frédéric II au traité de Paris, exigeant la remise de quelque œuvre d'art ? C'eût été pour l'un comme pour l'autre injurieux de supposer que le monarque vainqueur n'était pas capable d'avoir ou de créer chez lui de telles œuvres. C'est un temps historique, quoiqu'on pense, qui est gouverné par l'idée de Nation, concept qui était familier à Louis XIV, et dont on fausse trop souvent le sens en l'assimilant au nationalisme, qui en est dérivé : le nationalisme étant né d'un antagonisme et d'un instinct de révolte, tandis que la nation est porteuse d'un consensus, fondé sur divers éléments partagés par un peuple.

Pour que l'œuvre d'art retrouvât sa valeur, il fallut le coup de hache de la Révolution, où l'on ne savait plus qui avait quoi, malgré les déclarations solennelles des droits de propriété.

Les soldats en loques de Bonaparte qui envahirent l'Italie ne dissimulaient pas leur appétit de butins, que leur avait d'ailleurs promis leur chef. Mais celui-ci portait ses ambitions plus haut : au profit de la France. En réalité, le grand dessein de Napoléon était de voir les antiques de Rome à Paris. Il y réussit par le traité de Tolentino. Le reste suivra, Une fois en Égypte, où il emmène une équipe de savants, l'attitude de Bonaparte se précise. La France victorieuse, issue de la Révolution, doit être en tout imbue de cette supériorité qui va l'amener à concentrer à Paris, comme l'avaient fait dans la Ville éternelle les Romains autrefois, toutes les richesses de l'art et de la science. Trois fois au cours de l'histoire, la conquête de la richesse artistique et, plus généralement, des éléments de culture de l'adversaire, ont été un but de guerre et, chaque fois ce fut lorsque le conquérant voulait créer un empire, propre à englober dans une idéologie qui lui était personnelle une nouvelle entité de caractère extensif. Au XX<sup>e</sup> siècle, la notion d'empire, empruntée aux Romains, vient de nouveau renforcer cette position. Cette idée hantait Hitler : *le Reich*. Ce mot rauque, ne l'avons-nous pas assez entendu pendant quatre ans !

On peut relever aussi, dans ce pillage acharné des trésors artistiques français, un sentiment d'infériorité qui s'exprime dans le proverbe allemand « Heureux comme Dieu en France », et dont, en 1929, Friedrich Sieburg avait fait un livre : *Dieu est français* ?<sup>1</sup>, La France représente un peu pour l'Allemagne ce

<sup>1</sup> *Gott in Frankreich* ? Cet écrivain, d'abord francophile se rallia tardivement au nazisme.

qu'est pour elle l'Italie – les montagnes de l'Europe centrale bouchant les issues de l'Allemagne vers cette dernière. L'issue traditionnelle des pays du Sud de l'Allemagne est en effet le Rhin qui, par le Rhône, conduit à la Méditerranée.

Ceux qui sont véritablement motivés par la politique, c'est du côté de la tribune aux harangues qu'il faut les chercher. Là se renouvellent sans cesse les agressions portant à constituer les droits de l'empire, en l'espèce, là s'est forgé ce national-socialisme, dont nous avons fait le nazisme.

Quant à l'armée, c'est-à-dire la partie opérante de la nation, celle qui faisait la guerre, la *Wehrmacht* que de plus en plus on voyait s'opposer à Hitler, au fur et à mesure que le succès devenait douteux, ce qui l'intéressait c'était de la gagner, allant en 1944 jusqu'à l'attentat contre le Führer, pour sauver ce qui pouvait l'être encore de leur pays ; sur ce sujet, le fameux livre d'Alexandre et Margarete Mitscherlich, *Die Unfähigkeit zu trauern (Le Deuil impossible, 1967)*, n'est pas tout à fait exact dans ses données. Ce sont les Alliés qui, paradoxalement, en imposant le procès de Nuremberg polarisèrent ainsi la culpabilité sur quelques politiciens, et en délivrèrent le peuple allemand.

*Tous ces généraux sont der hobereaux et, dans une certaine mesure, respectueux de lois de la guerre ; c'est pourquoi on peut dire, sans craindre le paradoxe, que c'est finalement dans le sein de la Wehrmacht que les hommes de musées, menacés d'être débordés par la politique, y compris la politique de leur propre pays, ont pu aller chercher refuge.*

Le créateur d'empire, en fondant sa gloire sur le succès de ses armes, ne peut empêcher la fuite en avant qui, le goût du pouvoir étant insatiable, le force à accroître encore cette forme extensive, jusqu'à sa destruction. Ainsi avait fait Napoléon ; si la France avait été pour lui une nation, peut-être aurait-il conservé son trône, bien que de cette union des peuples naquit l'idéologie de démocratie. Hitler, lui, rêvait d'une Allemagne fondée sur la domination d'une caste au prix d'immondes répressions raciales.

L'armée ne s'était pas relevée de l'obbrobe qu'avait jeté sur l'Allemagne la destruction d'œuvres d'art – le symbole s'étant cristallisé sur Reims – lors de la guerre de 1914-1918, Les hobereaux, qui commandaient cette armée, devaient se dire qu'on leur avait fait faire là un travail déshonorant, et leurs successeurs de la Deuxième Guerre n'eurent pas envie de recommencer, en France du moins. Il n'y eut, sauf à Rouen en 1940, aucun bombardement proprement terroriste visant la destruction de monuments. Celui de Rouen fut commandé par Hitler lui-même, exécuté sous ses yeux, pour lui prouver sa puissance ; il ordonna de l'arrêter quand les flammes commencèrent à gagner les bas-côtés sud de la nef de la cathédrale. Les autres destructions sont dues à des faits de guerre. Il faut avoir été inculte comme Mussolini pour avoir voulu détruire la civilisation italianisante en France.

Les accrochages qui ont eu lieu en 1944 à Lanzac, Montal, Valençay, Chambord, sont dus à cette division nazie *Das Reich* qui détruisit Oradour, et sema les ruines tout au long de sa remontée vers le Nord.

Cela nous amène à reconnaître le rôle considérable qu'a joué Metternich, en réussissant à glisser des mains de Ribbentrop et d'Otto Abetz dans celles du *Militärfehlshaber* de la Wehrmacht dont, à l'origine, il relevait d'ailleurs organiquement. Ce fut l'instant décisif. Mais quel devait donc être le prestige de cet aristocrate rhénan auprès de ces caciques du nazisme : Goebbels et Goering ! Il est des forces morales qui s'imposent à la force brute.

Les voies et moyens, ainsi que les buts, étaient donc fort différents autour de cette notion d'empire. En 1814, les Alliés avaient parfaitement admis cette concentration des objets les plus beaux de l'Europe au Louvre. Le traité de Paris reconnaissait que tout ce qui avait été acquis par traité l'était légitimement et Louis XVIII pouvait dire à la Chambre que les chefs-d'œuvre européens nous appartenaient par statut.

Les souverains, notamment le roi de Prusse, allaient visiter le Louvre et félicitaient Vivant Denon de la belle tenue de son musée. Tout changea trois mois après, quand Napoléon vint lui-même jeter bas ce qui restait de son ouvrage.

Imaginez-vous le président de la République et le roi d'Angleterre allant féliciter Hitler sur la tenue du musée constitué par ses pillages, portant son nom, qu'il voulait édifier à Lenz... sous le regard moqueur de Mona Lisa ?

Là est toute la différence.



**JOURNAL OF THE DIVISION OF CULTURAL HERITAGE**  
Department of Education, Cultural Heritage and Tourism  
University of Macerata

**Direttore / Editor**  
Pietro Petroroia

**Co-direttori / Co-editors**

Tommy D. Andersson, Elio Borgonovi, Rosanna Cioffi, Stefano Della Torre,  
Michela di Macco, Daniele Manacorda, Serge Noiret, Tonino Pencarelli,  
Angelo R. Pupino, Girolamo Sciallo

***Texts by***

Simona Antolini, Sabrina Arcuri, Germain Bazin, Michele Bellomo,  
Lorenzo Calvelli, Caterina Caputo, Sara Caredda, Alessio Cavicchi,  
Mara Cerquetti, Stefania Cerutti, Pacifico Cofrancesco, Gian Luigi Corinto,  
Cinzia Dal Maso, Rosario De Iulio, Valentina De Santi, Anabel Fernández  
Moreno, Simone Ferrari, Gianni Lorenzoni, Sonia Malvica, Sonia Massari,  
Siria Moroso, Emanuela Murgia, Antonino Nastasi, Paola Novara,  
Silvia Orlandi, Jessica Piccinini, Miriam Poiatti, Maria Luisa Ricci,  
Selene Righi, Silvia Rolandi, Mauro Salis, Francesco Spina, Gianluca Sposato,  
Bella Takushinova, Sabrina Tomasi, Antonio Troiano, Franca Varallo,  
Daniele Vergamini, Jairo Guerrero Vicente, Elena Viganò, Davide Zendri.

<http://riviste.unimc.it/index.php/cap-cult/index>

